

— Oh ! non, dit-elle. J'aurais pu, il est vrai, m'éviter la peine de le quitter, et si je vous avais tous connus d'avance, je n'y aurais pas songé ; mais j'ai été si heureuse depuis que je porte le nom de Gabrielle (et c'est vous, Clément, qui me l'avez donné le premier le saviez-vous ?), si heureuse ! que je n'aime plus cet autre nom de mes tristes jours, et si j'entendais aujourd'hui qu'elqu'un m'appeler Fleurange, il me semblerait que cela va me porter malheur.

Clément ne repliqua pas, et lorsqu'elle lui rendit le livre, il garda un moment sa main.

— Gabrielle, encore un mot, qui sera peut-être le dernier avant votre départ, écoutez moi : en quelque lieu que vous soyez, si jamais vous aviez besoin d'un ami, d'un ami, entendez-le bien, à qui rien, absolument rien ne coûtât pour vous, n'oubliez pas que votre pauvre frère se dévouerait ainsi, non-seulement sans effort, mais avec un bonheur que vous ne pouvez comprendre !

En prononçant ces paroles, la voix de Clément était émue et tremblante, et elles avaient en même temps un accent solennel et grave, mais elles étaient tellement conformes à ce que Fleurange s'était habitué à attendre de lui, qu'elle en fut touchée et n'en fut pas surprise.

— Oui, Clément, répondit-elle simplement, en jetant sur lui un regard attendri, je vous le promets. Je sens que je n'ai pas au monde de meilleur ami que vous, et je crois que je n'en aurai jamais.

Cette parole lui fut-elle douce ou amère ? Il n'en sut rien. La tristesse qui l'accablait semblait impossible à accroître, comme impossible à soulager. Et cependant !... elle était encore là, près de lui, dans toute sa calme et sereine confiance. Elle n'avait pas dans le cœur un seul sentiment qu'il ne partageât avec elle. Elle l'appelait son ami, et elle n'en avait d'autre au monde qu'elle songeât à lui préférer ! Ce moment, qu'il trouvait si rempli d'angoisse, était encore beau, et il se reprocha, plus tard, de n'avoir pas mieux su en profiter.

Ce fut là leur dernier entretien dans la vieille maison. Clément en garda pour souvenir le petit volume où était écrit le nom de Gabrielle et une branche de chèvre-feuille qui avait touché son front.

Le reste de la soirée s'écoula vite, et le lendemain peu après l'aube, vint pour tout l'heure des adieux. Cette heure, pour les Dornthal, de passer le seuil de leur chère demeure, sans espoir de le repasser jamais ; pour Fleurange, de se séparer une fois de plus de tous ceux qu'elle aimait, et de faire dans la vie un pas nouveau, plus incertain mille fois et plus obscur que le dernier ; pour Clément, de rester seul et de supporter, comme saurait le lui apprendre son courage, l'isolement, le travail pénible et ingrat, la privation de